

Les lieux d'Yvann

par Philippe Verrièle

(journaliste, critique de danse, romancier)

carte blanche dans le cadre des 15 ans ! de la cie - 2008

Il est assez peu fréquent de pouvoir dire j'y étais quand d'un chorégraphe apparaît le talent. Et aussi quand il a connu quelques-unes des grandes étapes de ce cursus honorum du « jeune chorégraphe ». Le hasard n'étant que « le nom que nous donnons aux causalités que nous ignorons », il était sans doute logique de croiser ainsi Yvann Alexandre dans quelques-uns des lieux où s'est jouée une part de ces quinze ans de carrière. **Et de ces lieux, c'est d'un parcours qu'il est question, mais par jeu autant que par souci de donner une perspective nouvelle, le nom d'Yvann Alexandre y sera mentionné le moins possible. S'inscrire peut aussi signifier disparaître pour mieux apparaître...**

Le Péristyle

Il faut avoir connu le forum libre danse des Hivernales d'Avignon pour comprendre la puissance d'un geste. Il y a peu d'endroit qui soit moins fait pour l'art du spectacle, chorégraphique de surcroît, que le péristyle de la mairie de la cité papale. Le bâtiment, parfait exemple de l'architecture officielle et républicaine du dix-neuvième siècle, possède un très vaste atrium entouré de colonnes, autour duquel, en retrait et sur deux étages, sont distribués les bureaux de l'administration municipale. Deux escaliers balancés à droite et à gauche de l'atrium permettent d'accéder aux étages ; les monuments commémoratifs aux victimes des divers conflits, gravés aux murs s'endraponne de tricolore avec un rien de pompe. Le lieu est d'une hautaine hauteur apte à susciter ce respect déférent pour les valeurs de la République telle qu'on l'envisageait en ces périodes où la pompe était censée protéger des manques de respect. Drôle d'endroit pour de la danse, qui plus est, l'hiver quand le mistral glacial s'infiltré par les moindres interstices et vient pousser les portes avec un sifflement continu et menaçant. A l'époque, il n'y avait pas de portes automatiques et l'on s'asseyait sur des bancs. Il y en avait trois rangées, entre les colonnes, tant et si bien que le dernier rang était souvent clairsemé, les derniers arrivés préférant souvent se tenir debout et voir le plateau que de rester assis pour contempler le dos emmitouflé de ceux qui avaient trouvé place avant eux. Le Forum Libre Danse tenait alors, et tient toujours, d'un genre de radio crochet chorégraphique départi de toute agressivité et d'une joyeuse foire d'empoigne à la bonne humeur communicative.

Le principe est d'une simplicité absolue. Cinq jours de forum, tous les midis durant le festival des Hivernales. Cinq, parfois six, rarement moins, chorégraphes qui se sont inscrits. Pas de sélection. Quand le nombre de places disponibles est atteint, le programme est bouclé. Tout s'y côtoie donc dans un joyeux mélange, du professionnel qui tente un coup ou un retour à l'école de danse qui s'offre un petit quart d'heure de gloire.

Et puis, c'était en 1994, un quintet. La sensation d'un coup de chaud dans l'air froid. C'était *La Tentation d'Exister* qui débarquait avec des langueurs estivales en plein cœur de l'hiver et ces trois filles dans leurs robes flottantes qui avaient avec quelque chose d'héroïnes de Sagan n'ayant pas lu *Bonjour Tristesse*. Un charme fou que la gestuelle qui était déjà millimétrée servait à la perfection ; déjà le sentiment qui ne s'est pas démenti ensuite que le chorégraphe à son début avait déjà, comme par une grâce particulière, acquit la maîtrise de son outil. Cette première rencontre, ne serait-ce que par ce qu'elle témoignait d'une singulière capacité à « être » malgré des conditions objectivement difficiles, ne laissait aucun doute sur les capacités du jeune homme à exister comme chorégraphe. Le cas est assez étonnant puisque généralement il s'agit de discerner dans un travail ce qui promet un chorégraphe. Là, il était patent que le chorégraphe y était. Le travail n'en était pas moins rude puisqu'il s'agissait de pouvoir discerner si cela était réellement d'un talent singulier ou d'une heureuse conjonction de participation qu'il était question. A voir l'autorité tranquille, avec ce qu'il faut de certitude bravache, on pouvait parier pour le premier. La suite attesta que c'était cela.

Dans ce péristyle du Forum Libre Danse, la précision d'un lever de jambe sur un corps complètement relâché, le tomber d'un pied, et quelques autres détails faisaient dans le contexte pourtant certainement défavorable preuve de suffisamment de puissance pour qu'il n'y ait pas d'hésitation.

La Villette

Le Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris est de ces endroits dont l'accès est comme une validation. « Je sors du conservatoire » ou « je suis au conservatoire » prononcé avec ce qu'il faut de discret orgueil sans ostentation marque toujours d'un danseur la « race » comme il se dit d'un cheval de grande lignée. Et l'esprit de compétition n'est pas absent de ce constat.

La maison est vénérable, créée en 1795 pour former des musiciens professionnels, elle a ouvert sa

première classe de danse, pour filles, en 1925 ; celle pour garçons attendant 1946. Depuis 1990 et après plusieurs déménagements qui l'avaient mené de la rue Bergère à la rue de Madrid, le conservatoire s'est installé porte de Pantin, sur le cite des anciens abattoirs de la Vilette, en face de la Cité de la Musique, à deux pas de la Grande Halle de la Villette et c'est Christian de Porzamparc qui signa le bâtiment, lequel défraie depuis quelque peu les chroniques pour cause de malfaçons... Mais en cette année 1996, la construction est encore dans sa fraîcheur et la salle de spectacle accueille des spectacle que chorégraphient des artistes tenus pour avoir quelque chose à apporter aux élèves. On mesure l'honneur risqué, mais indéniable de s'y voir confier une production. D'autant qu'en cette année le conservatoire fête son bicentenaire.

Les étudiants danseurs sont âgés de seize à dix-huit ans, environ et plus ou moins comme il est de rigueur dans ces matières artistiques où la maturité ne répond pas toujours au calendrier biologique tel que fixé par l'administration. Et le chorégraphe qui vient monter *Affect* dans ce cadre et pour cette occasion commémorative n'est guère plus âgé que ceux qu'il fait travailler. On mesure la difficulté qui survient alors que le parcours du dit chorégraphe a connu quelques accrochages.

Affect, dansé par sept interprètes était une pièce irritante ; très bien faite, parfaitement maîtrisée, mais avec un rien de savoir faire froid qui gâchait le propos. C'était une jolie démonstration là où l'on attendait une communion entre artistes de même génération, les danseurs et le chorégraphe et une fougue qui emporterait la danse. Il apparaissait évident, sous cette pompe froide d'architecture post-moderne de courbe et de béton, que le jeune homme déjà ne l'était plus tant. Il était même tenté, non d'exister –c'était déjà amplement fait- mais d'appliquer son savoir faire. Trop doué, mais, contrairement à Dufy qui, trop doué pour le dessin, s'astreignit jusqu'à sa mort à dessiner de la main droite alors qu'il était gaucher, le jeune homme ne se méfiait pas assez de son don... Et comme le rappel Brassens, un don sans travail n'est qu'une sale manie, ce qui n'est pas le sujet présent. On notera cependant que pour l'occasion, la musique, interprétée en direct par le Quatuor Brancusi était de Philippe Hersant. Bon choix.

Le Manège

La Roche-sur-Yon, préfecture de Vendée, garde de son origine napoléonienne outre une rigueur toute militaire, une propension à un certain ennui. Elle porte, dans ces bâtiments au carré, de hauteur raisonnable comme il se doit, dans ce plan à damier ordonnancé autour d'une place d'armes, balancée entre la cathédrale et la préfecture, cette austérité qui fit, pour la génération romantique, apparaître Louis XVIII pour une libération. C'est dire. Mais c'est aussi le lieu de naissance et rien n'est plus cher à celui qui a conquis Paris que d'être reconnu du lieu d'où il partit. On néglige que Lucien de Rubenpré fut soulagé, aussi, de revenir chez lui.

Dans le cas présent, le Manège, la scène nationale alors nouvelle, est singulièrement mieux qu'un lieu de repli. L'équipe est attentive et reçoit avec bonheur le chorégraphe, sa compagnie et ses projets. Quand on arrivait, à cette époque, par l'entrée des artistes, il suffisait pour trouver la compagnie en résidence, que de suivre la signalétique spécifique indiquant ses locaux. Le cas est exceptionnel.

On monte dans les étages. Un immense studio et en haut, des bureaux où l'équipe bruisse. C'est une petite ruche amicale et chaude. On peut penser que le chorégraphe vendéen revenant en Vendée fut un instant chez lui.

Il y développe quelques idées curieuses comme la cellule chorégraphique ; ni junior ballet (on a vu ce que c'était au Conservatoire) encore moins d'une sorte de "Yvann Alexandre compagnie 2" (il ne faut pas exagérer) mais compagnonnage. Ce groupe, associé à la compagnie, participe à la vie de celle-ci afin de vivre ce qui fait la vie d'un danseur. Excellent moyen de mesurer, pour des jeunes qui s'interrogent sur leur motivation, si la danse est ce qu'ils veulent. Projet très lourd et auquel la compagnie va se brûler les ailes.

Plus bas, il y a la salle de spectacle. Beau cadre, vaste et que le bois rend chaud et sombre ; on y donnera, entre autre, *Intimoleum* en 1999. Curieux comme le rideau de plastique transparent qui sépare la salle de la scène, et derrière lequel les deux danseuses se collent comme deux papillons affolés par une lampe, peut transformer l'esprit du lieu. Il devient glaçant, on n'y sent l'oppression, le manque d'air. Les deux interprètes s'y cherchent, déforment le voile translucide. Glauque est une couleur vert-bleu qui signe la difficulté de la lumière à traverser les couches d'eau des abysses. L'air d'*Intimoleum* est glauque par manque d'oxygène ; un glauque de l'âme qui dit la solitude et le sentiment d'abandon à soi-même. C'est la troisième partie d'un triptyque engagé avec *Décence* (1997) et prolongé par *LOONY* (1998) dont on ne peut pas dire qu'il transpire l'optimisme béat. Pour ceux qui cherchent à comprendre le sens du désenchantement, il y avait là un témoignage de première main. On entendait souvent, dans les bureaux de la compagnie, des chansons de Mylène Farmer, mais la qualité formelle et la profondeur d'*Intimoleum* en disaient beaucoup plus que la chanteuse de « génération désenchantée ».

Dans le fond, on revient tous à La Roche-sur-Yon. Pas toujours la chance d'y avoir son Manège à soi.

Sceaux et rupture

Même avec un bon sens de l'orientation, c'est une fatalité : il y a des endroits où l'on ne saurait se rendre sans se perdre. Aucune métaphysique à chercher là-dedans, seulement le compte-rendu navré de quelques décennies d'expérience en matière de géographie théâtrale. En banlieue parisienne en particulier, il y a quelques scènes qui font un travail remarquable mais qui sont l'occasion d'errances exaspérées et récurrentes. Pourtant, il faut aller à Sceaux, au théâtre dit « Les Gémeaux » ; beau théâtre contemporain avec un superbe plateau et une politique de programmation chorégraphique concentrée sur une manière de festival, Les Rendez-Vous Chorégraphiques. La patronne des lieux est d'une fidélité aussi absolue que discrète. Indépendante aussi.

Il faut savoir –c'est le propre des manèges- que la chance tourne. La Roche-Tarpéienne-Sur-Yon est proche du Capitole et Sic transit gloria mundi. En ces années-là, épuisé, confronté à des difficultés financières, à des malentendus, le jeune chorégraphe d'hier est déjà un ancien combattu. Donc, en 2004, quand la directrice des Gémeaux invite *eXcises*, le septuor vaut manœuvre de rachat pour un chorégraphe que la vox populi du monde chorégraphique désavoue ; du moins ceux qui, en pleine vague triomphante de formes conceptuelles, tiennent le haut du pavé et les tribunes de cette vox-là. Et au lieu de caresser dans le sens du poil, voilà sur le grand plateau des interprètes qui semblent se chercher, « qui dansent ensemble, fort bien et d'une fort belle danse si clairement dessinée et écrite qu'on la croirait immuable ». Cet *eXcises* est d'un amour si glacé que « même dans les couples qui se roulent au sol, reste une distance froide qui ressemble à la solitude ». Et accordons que « cette distance maladroite et très maîtrisée, ce désabusement sensuel, cette volonté d'être là pour affirmer sa présence mais en donnant le sentiment d'être ailleurs, n'est pas un effet d'une maladresse. Les sept danseurs, dont certains suivent le chorégraphe depuis ses débuts (soit onze ans) affectent trop la tentation d'exister ». S'installer sur le beau plateau Gémeaux pour s'y montrer le double d'un Werther moderne errant au temps du SIDA, c'était sans doute trop pour la vox populi.

La rupture était consommée avec un petit monde de la danse qui s'obstine à ne parler du monde qu'avec une distance navrante de petit marquis.

Été au grenier

L'été, Avignon ressemble un peu à un grand magasin pendant les soldes, le soleil en plus. Tout le monde court, au plus pressé, s'échangeant des adresses de spectacles à ne pas manquer comme des bonnes affaires à faire. Cela baigne dans un climat de consommation et de connivence culturelles aussi fascinant qu'agaçant.

Etrange festival cependant qu'Avignon pour la danse : la Terpsichore, pourtant brave fille, fait figure de rebelle glissant dans le off pléthorique quelques dizaines de propositions, à peine. Or, depuis quelques années certaines régions viennent dans ce grand marché du Temple pour tenter d'y donner une certaine visibilité à d'aucun de leurs créateurs, avec toujours un ou deux représentant de la gente saltatoire. La Région Pays de la Loire loue ainsi un très beau bâtiment, ancien grenier à sel près de la porte Saint-Joseph proche de la prison et à l'arrière du jardin des Doms. Un long corps de pierres blondes avec un étrange fossé pavé que passe une passerelle d'aventure, une lourde porte de verre et de métal et une colonne pour fermer l'atrium, ce lieu à des gravités propres aux activités commerciales. L'accueil des saltimbanques s'y fait moyennant quelques contorsions techniques, mais cela va encore. Nonobstant le sérieux que l'on demande à des invités qui quoiqu'histrions sont néanmoins chargés de donner de leur région-hôte une image favorable. C'est la loi de cette diplomatie culturelle et régionale.

Pourtant, l'élégance du design et le désespoir distancié du chorégraphe auraient fait si « chic » dans ce lieu élégant, au lieu des quatre vignettes loufoques que voilà. C'est surchargé, kitch, et donnant ce sentiment d'être bricolés dans l'urgence, avec, comme le préconise Paul Claudel, « quelques réussites cependant pour éviter la monotonie ». S'il n'y avait la gestuelle, toujours caractéristique, Oz. *4 soli, ambiance cozy*, avec un jongleur en but à des boules transparentes autant que réticentes, une grande Giselle de toc qui se cache dans le ficus, un animateur télé disco enflammé par les annonces immobilières et le tour de chant d'un papillon en tutu rouge, semble tomber du ciel. Pas de désinvolture, seulement l'expérience d'une autre façon de créer pour marquer aussi que l'on va s'installer autrement dans la création. Ce qui montre aussi une singulière fidélité et confiance de la part de ceux qui confient ainsi la clef d'une ambassade, même régionale, à un tel jeune homme.

Du Colombier

Il y a, en dehors de la carte officielle des grands théâtres reconnus, une géographie secrète de la création. Elle s'instille dans des petits endroits bricolés à la place de hangars ou d'atelier désaffectés, sous des poutres de bois où des dalles de métal. On y trouve beaucoup d'imagination pour faire de la pauvreté une modestie et non une limite. Cet itinéraire bis des scènes et de l'émotion passe par des villes joutant Paris, c'est aux Lilas, à Bagnolet. Ainsi il y a le Colombier, avec une entrée d'une banalité affligeante de garage et au fond d'une entrée encaissée, une volée de quelques marches pour atteindre le plateau et les gradins, plutôt des bancs. C'est par des lieux comme celui-là, dans ces « down town » là que la danse souvent fait sa résistance et offre aux chorégraphes impétrants les occasions de leurs expériences. Ainsi donc, voilà le jeune chorégraphe en phase avec les lieux de son

accueil. Quoique. *Silences duos* suppose une installation qu'il serait incongru de placer ailleurs que dans ces lieux d'une souplesse assumée. Les spectateurs sont installés autour de l'espace, immaculé, avec ces trois petits tas de neige. Logique formelle plus proche des propositions venues des arts plastiques que de celle du spectacle. La lenteur d'une mise en place tient alors d'une manière d'introduction.

« Le raffinement est chose froide » rappelle Tanizaki ; pour revenir à cette question du désir qui le taraude depuis le début de ses recherches et que la danse précise au millimètre tient comme en joue. Etre de plein pied avec les trois interprètes (ce qui dit beaucoup quant au duo du titre) est aussi une façon de permettre à quelque chose d'advenir qui n'était pas prévu. L'émotion par exemple. Comme si revenir à ces lieux d'émergence pour un chorégraphe qui n'en est vraiment plus là était aussi le moment d'une remise à plat, d'une nouvelle interrogation sur le parcours et les principes.

Un Colombier pour un nouvel envol. On croirait que cet Yvann Alexandre le fait exprès.

Philippe Verrièle – avril 2008

Philippe Verrièle est journaliste, critique de danse et romancier. Après avoir été rédacteur en chef des Saisons de la Danse, il écrit aujourd'hui pour plusieurs journaux et magazines spécialisés français et étrangers (20 minutes, la Scène, la Lettre du spectacle, Danser, Danza e danza) . Il est l'auteur des Légendes de la danse (2002) et de Chefs d'oeuvres de la danse (2004) aux éditions Hors Collection, et plus récemment de La muse de mauvaise réputation (2006, éditions la musardine – coll. « l'attrape-corps »). Il a également dirigé avec Amélie Grand l'ouvrage Où va la danse ? Paru en 2005 aux éditions du Seuil / Archimbaud.